DERRIÈRE LE COMPTOIR DE BOIS

Il flotte dans l'air, depuis quelques jours, une minuscule poussière de cuivre et de safran. Il faut, pour l'apercevoir, que le soleil traverse l'air clair. Elle étincelle. Elle danse, balancée par d'infatigables et mystérieux tourbillons.

Sur les bas-côtés de la route règne la plus grande anarchie. Une nappe d'herbes inattendues a surgi de la terre nue. Des clochettes, des grappes et des ombelles blanches et bleues qui grimpent à l'assaut de l'asphalte noir. On ne trouve encore rien de bouleversant, ni coquelicots, ni boutons d'or. Mais enfin, ce robuste tapis à motifs est déjà une joie pour l'œil et un réconfort pour l'esprit.

J'ajoute le parfum d'eau, de poussière et de lilas qui m'attrape le matin, quand je pars pour le collège, et me reprend à l'heure du goûter, quand j'en reviens.

Celui qui a déjà connu une bonne douzaine d'hivers sait de quoi il retourne. Tous les petits poils vibrants qui lui tapissent l'intérieur du nez diligentent le message vers son cerveau : bientôt les soirées longues, les chemises à manches courtes, les glaces à l'eau auxquelles colle le papier. Bientôt le printemps.

Hier, à midi, nous avons accueilli un groupe de clients. Dans un crissement d'apocalypse, le premier autobus de la saison est venu s'échouer sur le parking de la grand-place. Ses roues géantes ont levé autour de lui une nuée de graviers. Il a tremblé, il a pété, il a renâclé, puis, dans un hoquet, il s'est immobilisé.

Devant l'hôtel, rangés par ordre de taille, nous l'attendions, mon père, ma mère et moi, Bartholomé. Dans le ventre du bus, deux portes coulissantes se sont ouvertes, glissant majestueu-

sement l'une sur l'autre. Un gros homme en veste grise a pointé le nez hors de la ferraille. Il a jeté un coup d'œil méfiant alentour, il s'est épongé le front, il a agité devant lui un pied timide, comme s'il tâtait l'eau. Il ressemblait à une blatte géante, mais il ne s'agissait que du chauffeur.

À sa suite, dans un désordre sautillant, la petite colonie de voyageurs a descendu le mince escalier à claire-voie. Une fois à terre, ils se sont tournés les uns vers les autres, se hélant et s'embrassant comme une famille de souris blanches égarées sur la paillasse d'un laboratoire. Ils formaient au sol un groupe compact, hirsute et solidaire.

Enfin, ils se sont tournés vers nous. Tous ensemble. Vingt-cinq retraités aux joues lustrées et aux chaussures molles, participant cette année au grand colloque de la Société des Amis des jardins, association fidèle qui tient ses assises à Mont-Chevrigny une fois par an, à l'amorce du printemps. Vingt-cinq dingos poussiéreux

et bavards, vingt-cinq vieux écolos nichés pour quinze jours dans un hôtel vétuste entouré d'arbres. Que demander de plus à la vie ? Oh mon Dieu… Un immense sentiment de découragement m'a attrapé par les pieds, m'a scié les jambes, et m'a balancé dans un puits de noire tristesse. Me faudrait-il, chaque année de ma vie, voir revenir la Société des Amis des jardins, et me satisfaire, jusqu'au jour de ma mort, de la compagnie désolante des clients de l'hôtel ? Me faudrait-il laisser ma jeunesse me filer sous le nez et vieillir sans avoir jamais aimé ? Serais-je encore, à quarante ans, l'esclave voûté de mes parents, le regard fuyant, le cheveu terni par l'ennui des jours semblables ?… STOP.

Alors que la petite troupe s'ébranlait en bon ordre, mon père s'est avancé à sa rencontre, les bras largement ouverts, le sourire radieux :

– Bienvenue à l'hôtel du Lion d'Or ! a-t-il lancé de sa belle voix, une voix grave chargée d'accents chaleureux, celle qu'il prend quand il a bu un verre de trop.

Ma mère, elle, a regardé le ciel. J'ai levé le menton pour suivre son regard vagabond. Là-haut, dans l'azur froid, se pressaient des lambeaux blancs de nuages.

– Pas de doute, a-t-elle remarqué à voix basse, cette fois, le printemps est là.

– Je le savais déjà, ai-je dit sans baisser les yeux du plafond céleste.

Elle a rejeté la tête en arrière et, sur ses épaules, ses boucles rousses ont effectué un mouvement de vague.

– Oh oh, monsieur Je-Sais-Tout, a-t-elle fait. Au courant avant tout le monde, comme d'habitude.

Ma mère. Je me moquais bien de ses remarques acides. Je n'avais pas besoin des touristes, moi, pour sentir les saisons. Je savais où nous en étions au parfum de l'air, à la sarabande de la poussière d'or, aux fleurs des ornières.

Suivis par les horticulteurs, nous avons opéré une entrée triomphale dans le hall de l'hôtel.

– Mesdames, messieurs, a annoncé mon père